

Pascal LERAY

ÉMILIE
GUERMYNTHE

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-036-3

EAN : 9782355540363

ISSN collection Djinn : 1957-9772

Dépôt Légal : mars 2008

Copyrights :

© 2008 Le chasseur abstrait éditeur

Pascal LERAY
ÉMILIE GUERMYNTHÉ

Le chasseur abstrait éditeur

Pascal LERAY

ÉMILIE
GUERMYNTHE

1997-2005

C'était un épongeur des rues – un métier qu'il aimait, mais qui le rendait triste lorsqu'il ne gagnait pas d'argent. Dès qu'il pleuvait, il sortait éponger les rues. Un bon métier – et quelque chose qu'il aimait faire. Mais dès qu'il cessait de pleuvoir, plus moyen de travailler, il restait chez lui plongé dans l'attente anxieuse des prochaines pluies. Et son maigre pécule s'écoulait, et Aimable Paul écoutait la météo à la radio, en espérant que vienne la pluie... Dès les trombes, il sortirait, armé de ses éponges, de ses pinceaux et de ses gants collants et il épongerait, virtuose, nettoyant à lui seul toutes les rues de la ville, en travailleur infatigable qu'il était.

Mais il était mal payé, et c'était un homme maigre que cet Aimable Paul, un homme que la ruine des régimes communistes des pays de l'est avait rendu très pauvre puisque, dès le lendemain de la chute du mur de Berlin, le directeur de la société qui l'employait, Antonin Berlin, fut saisi d'un délire qui ne

cessa pas depuis. Il baissa les salaires de moitié, réduisit les effectifs de son entreprise, détruisit la vie individuelle de ses cadres, décupla en une seule année les profits de la Grande Épongère, première firme de nettoyage urbain du pays.

Le métier d'épongeur de rues était un métier dangereux. Il fallait absorber toute l'eau que rejetait la terre, et celle qui tombait du ciel. L'eau qui ne s'absorbe pas, il fallait la peindre couleur gravier, en attendant qu'elle s'évapore d'elle-même. Aimable Paul devait donc ratisser les rues, virevolter entre les voitures, au risque de se faire écrabouiller par l'une d'elles. Heureusement, ce type de destruction était plus rare par temps de pluie que par beau jour. Ce qui n'est pas paradoxal. Certainement, quand on conduit par temps de pluie, la visibilité est moindre. Cependant le soleil tapait fort sur la tête des gens qui entraient dans des rages terribles, du coup. Et les automobilistes prirent le pli extraordinaire de délirer de joie en écrasant autant de piétons qu'il leur était possible. On ne traversa bientôt plus la rue lorsque le ciel était dégagé.

Alors, Aimable Paul restait dans son petit logement, situé juste sous le toit d'un bâtiment dans une grande avenue, il se sentait maigrir de façon inquiétante, il avait des écailles plutôt que de la peau

sur le corps et il ne mangeait presque pas, sortait de façon très irrégulière sur le palier pour boire de l'eau à un évier suspendu bas au mur. Il rêvait à d'immenses femmes qui le prenaient dans leurs bras extrêmement fins. Et il se réveillait, retournait à ses rêveries, allumait la radio pour essayer de voir ce que serait le temps, le lendemain. Les jours passaient. Aimable Paul se sentait éprouver du regret. Mais il n'osait sortir.

Lorsque la pluie reprit, elle fut virulente, quelque chose de corsé : des gens moururent, noyés sous l'eau qui tombait droit du ciel. Des hommes s'engouffrèrent dans des flaques et d'autres hommes furent transformés en flaques vivantes. Alors, Aimable Paul put reprendre son uniforme, et il perdit son visage au profit du masque étrange que lui louait la compagnie. Il ramassa les gens tombés et les peignit en rose pour leur laisser un peu de temps. Les hommes flaques, il les mit en bouteille. Il souleva les immenses plaques d'eau morte qui bouchaient les avenues, et encore fallait-il ensuite les nettoyer de toute la faune aquatique microscopique et bigarrée qui avait pullulé là, dans l'espace d'une nuit. Il arrêta les minces ruisseaux tranchants qui sillonnaient le trottoir. Cependant il rageait : il était de plus en plus mal payé, il se savait insulté en permanence par Antonin Berlin et les autres de la direction, son

uniforme n'avait pas été changé, pas même nettoyé, et il lui fallait encore redoubler d'efforts, travailler jour et nuit, alors qu'il venait à peine de s'arracher à un délire de plusieurs semaines, dans cette alternance de pluie et de temps sec qui circule généralement ici.

Il était bigrement mal payé et la vie lui semblait mauvaise, hormis les prestiges de l'eau. Souvent, il pensait changer de métier. Partout pourtant, l'exploitation régnait. Nulle part on ne le laisserait construire sa vie. On lui dirait: vous êtes un chien, monsieur. —Non, j'aime les chiens. —Comment dites-vous ? —Oui, je ne suis pas un chien mais bon, je les aime bien. —Allez-vous en ! Et il repartirait haineux autant que son supérieur hiérarchique mais résigné à reprendre un contrat, scandaleusement défavorable, avec la Grande Épongère, laquelle le volerait encore. À la fin on ne le paierait plus du tout là-bas, et il lui faudrait encore travailler.

Parfois Aimable Paul imagina des issues terribles. Ses conditions d'existence, à mesure que le temps s'écoulait, semblaient inexorablement se détériorer. Tout cela est la conséquence d'un salaire toujours plus maigre, dans un contexte d'inflation. Mais pas d'une inflation galopante, pas de ces inflations qui vous flanquent un régime par terre, non :

une inflation lente et insidieuse, qui quotidiennement vous perce et restreint votre champ d'action, sans que vous en compreniez la cause. Vous n'en voyez guère qu'une de cause, vous dites : « Mon salaire baisse ». Il y en a une autre. Le coût de la vie augmente, mais insensiblement, et l'asphyxie sera fatale. Simplement, c'est son issue qui a été différée. Aimable Paul considéra sa vie à des moments et la vit sous l'emprise de quelque chose de terrible, mais de constamment différé, alors il en vint à s'interroger. Le pessimisme d'Aimable cependant était faussé. Aimable Paul ne pouvait pas le voir : sa situation était calculée très précisément par les services des ressources humaines ; on savait bien, là bas, qu'il ne mourrait pas, qu'on ne le jetterait pas à la rue, qu'il avait exactement de quoi vivre, ou subsister. On voyait que le prix de la viande rouge avait baissé, alors on supprimait une prime et la fortune de Paul revenait à ce juste nécessaire qu'on lui avait imparti. On ne s'attendait pas à ce qu'il vive longtemps. On attendait de lui un bon rendement. C'était un bon ouvrier, on pouvait en tirer quelque chose.

[...]

du même auteur :

- Portrait de la série en jeune mot

Le chasseur abstrait éditeur - collection ***Djinns*** - 2008

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

fax: 05 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 6 mars 2008

ISBN: 978-2-35554-036-3

EAN: 9782355540363

ISSN *Collection Djinn*s: 1957-9772

Dépôt Légal: mars 2008



Madame Guermynthe ne revenait pas. Dans le parc, les arbres décharnés regardaient Emilie avec des airs de suppliciés. Sur tout l'espace environnant, l'eau paraissait avoir déserté l'air. Aimable Paul travaillait sans relâche. Il malmenait chaque parcelle du terrain et la maison (qui n'avait pas de fondations) dérivait doucement sur la terre poudreuse. Si la gouvernante s'affairait encore à des occupations régulières, cherchant à restaurer l'autorité perdue, elle désespérait tout à fait de sa situation à présent. Les deux fils restaient immobiles tout le jour, l'œil rivé au carreau de la fenêtre, à regarder le pénible travail d'Aimable, l'assèchement du parc par asphyxie du lac. Plus personne n'ennuyait Emilie à présent. Seulement, la nuit, elle allait retrouver l'ouvrier qui la sillonnait de son membre fin et dentelé pour ravir à sa peau les reflets d'eau qu'il ne supportait plus de voir se former sur son corps.



9 782355 540363